

Le temps d'une vie



*LISA MOREAUX, élève de 3^{ème}
Collège Ferdinand Clovis Pin de Poitiers*

« C'est terrible de voir un si beau soleil et de passer toute sa jeunesse si mal à propos. C'est vrai que c'est un beau temps pour se tuer les uns les autres ! »

(Ferdinand Clovis Pin, 10 avril 1915)

« C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre. »

(Paul Clerfeuille, 18 avril 1917)

« Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poussiéreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. »

(Roland Dorgelès, Les croix de bois, 1919)

A tous les soldats morts pour la France lors des combats de 14-18...

Chapitre 1

Une décision à toute épreuve

J'étais au crépuscule de ma vie. J'allais bientôt passer le cap des 80 printemps et pourtant, moi, François Clovis Pingéot, je ne pensais pas avoir déjà vécu si longtemps. Ma vie n'avait pas été trépidante jusque-là. Né le 26 septembre 1938 à Nanteuil, dans les Deux-Sèvres, d'un père ouvrier venu travailler à Poitiers, dans la Vienne, et d'une mère au foyer, j'étais le cadet d'une fratrie de cinq enfants et mon père devait travailler dur afin de pouvoir nous nourrir.

Ma mère, voulant avant tout notre bonheur, était très impliquée dans notre réussite scolaire. J'étais le plus studieux de nous cinq et sûrement pas le plus modeste, me répétait souvent l'une de mes sœurs aînées. Ainsi, je prenais mon avenir très au sérieux, ne voulant pas avoir les fins de mois difficiles que connaissait mon père. Etant donné les longues journées chargées de mes parents, je devais donner un coup de main à la maison. Mes journées se résumaient à aider mes parents aux tâches ménagères. Le travail scolaire passant toujours après, je consacrais mes nuits à étudier en quête d'un futur meilleur.

Des années plus tard, mon père décéda, éreinté par son travail. Ce fut une énorme épreuve à surmonter pour nous qui venions de tout perdre. La vie, après ça, valait-elle la peine d'être vécue ? Nous étions à la rue, sans argent. Il fallut alors que je prenne certainement la décision la plus dure de ma vie : ne plus être une bouche à nourrir en trop, quitter ma famille afin de construire la mienne ou bien rester et nous voir dépérir plus chaque jour.

Le lendemain matin, je me retrouvai donc, à seulement 16 ans, dans le premier train à destination de Paris.

Chapitre II

Un nouveau départ

Quitter ma famille fut une terrible épreuve mais cela en valait la peine. A Paris, je trouvai vite un emploi dans un restaurant en tant que serveur avec lequel je conciliai mes études dans une école non loin. Je logeais dans une auberge pour jeunes que je pouvais me payer malgré mon petit salaire. La vie avait repris son cours, me disais-je, malgré qu'il m'arrivait souvent de penser à ma mère, mes frères et mes sœurs. Ils me manquaient beaucoup. Quand mes études finirent et que, enchaînant les emplois, j'eus enfin amassé assez d'argent, j'ouvris une cordonnerie sur l'avenue Lombard. Les affaires marchaient bien et j'étais content de la tournure que prenait ma vie.

Malgré tout, mon bonheur n'était pas complet. Etant sans nouvelles régulières de ma famille, je me sentais seul et il me vint l'envie comme l'avaient fait mes parents, d'avoir des enfants à mon tour. La chance me sourit, quelques années plus tard, quand je rencontrai, sans le savoir, la femme de ma vie. Avec Annette, le bonheur d'être ensemble fut tout de suite partagé et, peu de temps après notre rencontre, nous prîmes la décision de nous marier. De notre union, naquirent trois beaux enfants que nous eûmes la chance de voir grandir jusqu'à la fleur de l'âge dans la ville de Poitiers où j'avais décidé de retourner vivre et travailler. Malheureusement, arrivée à l'aube de la cinquantaine, Annette mourut brusquement d'un arrêt cardiaque. Ce fut une énième souffrance dans ma vie que je dus surmonter aux côtés de nos enfants.

Le temps s'écoulait et marquait inexorablement son empreinte sur moi année après année...

Chapitre III

L'accident

Avec l'automne, une atmosphère fraîche et humide enveloppait la ville de Poitiers. Comme à mon habitude, j'étais chez moi et attendais mon aide soignante à mon chevet. Elle avait pour habitude de venir me tirer du lit et me donner mes nombreux médicaments vers 9 h 00. Me penchant vers mon réveil, je vis qu'il était bien 10 h 00 passées. N'étant jamais en retard, je me dis qu'elle avait sûrement dû avoir un empêchement. Je décidai donc d'essayer de me lever tout seul. J'allai à la cuisine afin de préparer mon café ainsi que pour prendre mes médicaments. Mon mal de dos était insupportable mais n'était rien comparé à l'immense douleur liée à la perte de mon indépendance au fur et mesure que le temps passait. C'est alors que le téléphone sonna. Je me levai pour aller décrocher mais trébucha. Ma tête heurta un meuble... puis le néant.

J'ai mal à la tête, j'entends des bruits, je sens des odeurs que je ne connais pas, j'ouvre mes paupières. Je suis allongé dans un lit, des personnes autour de moi discutent. Je tourne la tête et aperçois des branchements reliant des machines à mon bras. Je ne sais pas où je suis mais au fond de moi je ressens de la peur. Un homme se penche sur moi.

- Hélène, il est réveillé, dit-il

J'essaie de me relever.

- Que faites-vous ici ? me demanda la jeune femme. Où est le vieil homme qui était en observation dans ce lit ?

- Je n'en sais rien mademoiselle. Lui répondis-je.

- Vous ne me semblez pas souffrant alors je vous prierais d'aller coucher ailleurs que dans le lit de nos patients.

- Quelle est votre identité ?

- Je m'appelle Ferdinand Clovis Pin, je suis né à Nanteuil le 26 septembre 1886 et suis domicilié à Benassay, dans la Vienne, actuellement mobilisé au 325^e régiment d'infanterie.

La stupeur s'empara du visage de la jeune femme qui semblait me prendre pour un fou.

Chapitre IV

Une nouvelle époque

J'ignorais ce que je faisais ici, entouré de ces personnes étranges mais une chose était sûre : je n'allais pas y rester longtemps ! Il fallait que je retrouve mes compatriotes sur le front. Je quittai donc l'hôpital, troublé par tout ce que je voyais ou avais vu. De géantes boîtes de fer transportaient des personnes de haut en bas dans ce bâtiment construit en hauteur et les personnes que je croisais étaient vêtues d'habits plus bizarres les uns que les autres. Tout me semblait venir d'ailleurs, d'un autre monde. J'étais inquiet et me demandais où j'avais bien pu tomber. Je déambulais dans cette ville sortie de nulle part quand j'aperçus une campagne publicitaire affichée sur la vitrine d'un magasin. Il y était inscrit « 2017, l'année de tous les changements ». Ces mots me heurtèrent de plein fouet. La dernière date dont je me souviens était celle du 30 octobre 1915, celle où j'avais écrit pour la dernière fois à ma chère Angèle. Serait-il possible que le destin m'ait transporté 102 ans plus tard ?

J'avais peur presque autant que lorsque l'on était au combat avec mes frères d'armes. Cette peur grandissait plus à chaque coin de rue. Les gens se déplaçaient dans des véhicules à roues et moteurs qui me rappelaient les automobiles de secours lors de la guerre. Celles-ci étaient évidemment plus sophistiquées.

Etant toujours en tenue de patient d'hôpital, je décidai de me trouver des habits plus convenables. Je pris alors la décision d'entrer dans un magasin où j'en profiterais pour demander quelques informations aux personnes qui s'y trouveraient. J'observais les différents accoutrements qui se trouvaient exposés, quand une femme m'interpella.

- *Bonjour, me dit-elle tout sourire. Puis-je vous aider ?*
- *Bonjour, j'aimerais me trouver un pantalon et une chemise s'il vous plait.*
- *Avez-vous une préférence de couleur ?*
- *Non mais la moins chère me conviendrait bien.*

Effectivement, en entrant, je venais de trouver une petite liasse de billets au fond de la poche de mon pantalon. Ne me souvenant rien de ce qui avait bien pu se passer avant que je me retrouve dans ce lit d'hôpital, j'en conclus que j'avais dû me les procurer auparavant. Cette modique somme pourrait peut être me permettre de me payer quelques vêtements ainsi

qu'une petite collation. Lorsque j'eus acheté mes nouveaux habits, je me permis de poser quelques questions à la vendeuse.

- Excusez moi, pourrais-je savoir quel jour nous sommes ? Lui dis-je.

- Bien sûr, nous sommes le 10 novembre 2017.

Je la remerciai et lui demandai encore :

- Pouvez vous également me dire où nous sommes ?

Elle eu un moment d'incompréhension puis me répondit avec la plus grande des patiences.

- Nous sommes à Poitiers Monsieur..... heu, êtes vous sûr que tout va bien ?

- Absolument, lui répondis-je avec un sourire contraint, conscient de l'étrangeté de mes questions.

De toute évidence, je n'allais pas bien. L'hypothèse que j'avais eue quelques temps plus tôt venait de se confirmer. Je venais de me réveiller 102 années plus tard, en l'an 2017.

Chapitre V

Incompréhension

Je me retrouvais dans un monde que je ne connaissais pas et qui ne ressemblait aucunement au mien. Je décidai alors qu'il fallait que je retrouve ma famille, mes amis, mon régiment. Toutes ces personnes auxquelles je devais sûrement manquer. La nuit commençait à tomber sur la paisible ville de Poitiers et je n'avais nulle part où loger. J'entrai alors dans un hôtel où je réservai une chambre. Mon ventre criait famine, j'avais faim. J'ignorais depuis combien de temps je n'avais rien ingurgité mais cela faisait sûrement depuis un bon bout de temps. Je me dirigeai alors vers le restaurant de l'hôtel où je pus me satisfaire d'un bon repas. Lorsque j'eus fini mon délicieux festin, je remontai dans mes appartements afin de me reposer de cette journée mouvementée et riche en émotion.

Le lendemain matin, à l'aube, les rayons pâles du soleil traversant ma fenêtre me réveillèrent en douceur. Je crus d'abord que les malheureux événements de la veille n'étaient qu'un mauvais rêve, avant que l'écran noir en face de moi ainsi que tous les autres objets étranges qui ornaient cette pièce me ramènent à la réalité. Je me levai et allumai le poste à galène des temps modernes qui reposait sur mon chevet. Je tombai alors sur le discours d'une jeune fille qui présentait le projet qu'elle menait avec son collègue à l'occasion des « commémorations de l'Armistice ». Intrigué, je continuai d'écouter attentivement. Mon cœur fit soudainement un bond lorsque j'entendis mon nom.

Chapitre VI

Un collègue au cœur d'un projet

Déboussolé et perdu dans cette nouvelle époque, je me vis dans l'obligation d'aller à la rencontre de ces jeunes collégiens qui, me connaissant, pourraient sûrement m'aider. Je réglai alors la note de l'hôtel et en sortis. En route pour obtenir des réponses à toutes les questions qui accaparaient mon esprit, je croisai le chemin d'un Poitevin. Il m'indiqua alors comment je pouvais rejoindre au plus vite ce collègue. Sur ses conseils, je pris donc un bus de ville, si confortable à mes yeux.

Quand j'arrivai devant le collège Camille Guérin, j'eus un moment d'hésitation. Comment allais-je leur dire que l'un des poilus de la Vienne sur lequel ils travaillaient était devant eux en chair et en os, me demandais-je soudain. Puis je me dis que c'était de toute façon la seule et unique solution de sortir de ce cauchemar. Je m'apprêtais à entrer quand je me rendis compte que l'entrée était verrouillée. J'observais attentivement autour de moi quand j'aperçus devant moi une preuve, une fois de plus, de l'existence de cette nouvelle époque. En effet, se trouvait accroché, en face de moi, un boîtier noir qui clignotait. C'était une sonnette. Je me fiaï alors à mon instinct et appuyai sur le bouton du milieu. Une voix me fit tout d'un coup sursauter.

- Bonjour Monsieur, veuillez vous identifier.

C'était la voix de la secrétaire du collège.

Afin de ne pas être pris pour un fou à lier, je lui dis simplement que j'avais des informations sur l'un des poilus du projet que menaient les élèves. Elle me dit alors d'entrer et de bien vouloir attendre le principal dans son bureau. Je poussai alors la porte qui, cette fois-ci, s'ouvrit sans effort. En entrant à l'intérieur de ce bâtiment, je vis la dame avec laquelle je venais de discuter. Elle m'emmena dans le bureau de son supérieur et me proposa de m'asseoir en patientant. M. Cheniguer, le principal, m'accueillit ensuite. Il fut tellement stupéfait par la ressemblance frappante que je partageais avec les photos du poilu Ferdinand Clovis Pin, et pour cause, qu'il resta muet un instant.

- Veuillez m'excuser, vous ressemblez tellement à l'un de ces soldats de la Grande Guerre sur lequel nous travaillons que j'ai bien cru le voir en votre personne, me dit-il en plaisantant.

Je me vis alors dans l'obligation de rire de sa maladresse ; pas si maladroit que ça, songeais-je... Quand nous reprîmes notre sérieux, il me demanda quelles informations je pouvais détenir sur ce dernier. J'étais paralysé durant un moment.

- N'était-ce pas pour cela que vous vouliez me voir ? Me dit-il avec un regard interrogateur.

- Ecoutez, je vais tout vous avouer mais il faut que vous me promettiez de ne pas paniquer, répondis-je.

- Mais je vous en prie, allez y, je ne demande qu'à vous écouter, dit M. Cheniguer.

- Mon nom est Ferdinand Clovis Pin. Je suis né le 26 septembre 1886 à Nanteuil et je suis caporal au 325^{ème} régiment d'infanterie. Je ne sais pas ce que je fais ici ni pourquoi mais j'ai besoin de votre soutien.

Je continuai ainsi à lui relater les différents événements passés et récents qui m'étaient arrivés jusqu'à aujourd'hui, avec son écoute attentive.

Chapitre VII

Rencontre intergénérationnelle

Une fois les présentations et explications faites, je pris conscience du bouleversement que je venais de produire dans la tête de cet homme. Je l'invitai alors à s'asseoir sur une chaise et demandai à la secrétaire dans la pièce d'à côté de lui apporter un verre d'eau. Une fois le principal remis sur pied, nous discutâmes un peu.

- Alors comme ça, vous venez d'un siècle auparavant ? Demanda t-il encore un peu sonné.

- Je sais que c'est difficile, même très difficile à croire pour moi en premier lieu, mais il faut pourtant que vous me fassiez confiance.

- Ça va être dur étant donné que vous êtes censé être déjà décédé sur le front depuis de nombreuses années, rétorqua t-il sèchement.

Je me figeai.

- Alors je n'ai pas survécu à la guerre, n'est ce pas ?

Le principal bafouilla, conscient de la maladresse qu'il venait de commettre.

- Je suis sincèrement désolé.

- J'aimerais en apprendre un peu plus sur ma vie, serait-ce possible ? Je n'ai pas beaucoup de souvenirs avant de m'être réveillé dans ce lit à l'hôpital. Avant, c'était encore la guerre et j'avais l'espoir de survivre ; en tout cas c'est ce que je promettais à ma chère Angèle dans mes lettres, dis-je, ému.

Afin de revenir à une ambiance plus légère, M. Cheniguer me proposa de me présenter aux acteurs du projet dont j'avais entendu parler à la radio : 99 élèves de 4^{ème} ! La rencontre avec ces jeunes adolescents fut remplie d'émotion et très enrichissante. Chacun fut très impressionné et heureux de me voir ici devant eux. Alors, ils m'expliquèrent le projet en détails, comment ils avaient répertorié 1 480 soldats tombés lors de la Grande guerre et enterrés dans la nécropole nationale de Vauxaillon, située dans l'Aisne. Soldats dont je faisais malheureusement partie. Ils m'expliquèrent aussi la création d'une danse relatant le quotidien des poilus sur le front et dont le spectacle devait se dérouler l'année suivante, lors des commémorations du centenaire des combats du Mont des Singes, dans la commune de Vauxaillon. Tout ce que ces enfants avaient fait pour nous honorer, moi et mes chers

camarades, me toucha profondément. Une chorale avaient même été mise en place pour reprendre des chants de paix, lors de ces mêmes commémorations. Je passai donc le restant de la journée en leur compagnie. Ces chers drôles, matures pour leur jeune âge, m'avaient rassuré et un peu fait oublier le cauchemar dans lequel je me trouvais. Je passai donc des mois à leurs cotés, les assistant dans leurs recherches. Ils me posaient une multitude de questions sur ma vie et celles de mes camarades. Les éclairer me remplissait de joie et d'émotion tandis que je dévouais, à la fois émerveillé et effrayé, la technologie de cette époque futuriste à mes yeux... Mais l'essentiel était ailleurs : que cette génération future donne autant d'importance à ma génération passée donnait, de mon point de vue, un sens à l'humanité.

Cela faisait plusieurs mois déjà que ces adolescents recensaient les noms de mes camarades et d'autres poilus que je ne connaissais pas, à partir des photos prises par quelques-unes de leurs camarades l'année précédente. Consultant ensuite leurs fiches « Mort pour la France » sur Internet, ils inscrivaient sur des écrans d'ordinateur leur date de naissance et de décès, leur commune natale et des tas d'autres renseignements qui caractérisaient ce qu'ils étaient. La somme de leur travail permit de constituer un impressionnant « registre numérique » sur la nécropole nationale de Vauxaillon.

J'en profitais également pour écouter les chants de la chorale qui remplissaient à chaque fois mes yeux de larmes tellement ils étaient chantés avec coeur. Je pus par la même occasion assister aux répétitions de la troupe de danse qui réalisait un travail acharné afin de pouvoir rendre vie à ceux qui l'avaient perdue, le temps d'un instant. En les regardant, je n'espérais qu'une chose : que ce moment dure longtemps.

Chapitre VIII

Sur la route de la mémoire

Au bout d'un an de vie commune avec ces jeunes collégiens, je me fis à l'idée que je ne repartirais certainement jamais de cette époque que je venais de découvrir. Cette époque dans laquelle je m'étais retrouvé m'insufflait un second souffle, m'offrait, en quelque sorte, une seconde vie. Celle que je n'aurais jamais imaginée avoir, jamais imaginée découvrir un jour. Je repoussais ainsi la date de mon décès à plus tard car je comptais bien rester le plus longtemps possible ici. Toute l'année scolaire, j'avais vu travailler ce chers gamins d'arrache pied afin d'être fin prêts pour leur exposition, qui devait être inaugurée au mois de septembre suivant. A cette occasion, le collège Camille Guérin avait organisé un voyage scolaire de six jours pendant lesquels les ex-élèves de 4^{ème}, alors en 3^{ème}, seraient conviés et durant lesquels se tiendraient maintes cérémonies, visites et spectacles.

Avant que les élèves ne partent en grandes vacances nous apprenions une nouvelle qui me toucha profondément. Suite au travail que d'autres collégiens et leurs enseignants avaient réalisé en 2014-2015 sur mon parcours de guerre, aboutissant à la publication d'un livre et la réalisation d'une exposition, le collège Camille Guérin allait devenir officiellement à la rentrée suivante... le collège Ferdinand Clovis Pin ! Moi, ce modeste cultivateur, ce soldat ordinaire, cet anonyme de l'Histoire mort pour la France, j'allais voir mon nom associé à un établissement scolaire, lieu de transmission des savoirs et des valeurs de la République. J'en étais bouleversé, à la fois si fier et si ému.

Les vacances d'été passées, la rentrée arriva. Je retrouvai alors tous ces élèves qui avaient bien grandi pendant ce court laps de temps. Ils étaient maintenant quasiment tous en 3^{ème}. En les retrouvant, ils me racontèrent leurs vacances. Certains étaient allés à Paris, d'autres à l'étranger. Pour ma part, j'étais resté dans l'hébergement où je résidais depuis maintenant plusieurs mois de cela et je m'étais plongé dans la paperasse familiale afin de retrouver des traces de mes descendants. Michel, Fernande et Madeleine Fraigneau, trois personnes à l'âge déjà avancé, en faisaient partie. C'était en effet mes petits-enfants et il me tardait de les rencontrer.

Quelques jours plus tard, le départ du voyage arriva enfin. Tous les élèves ainsi que les professeurs accompagnateurs dont faisaient partie Mme Berteau, Mme Massé, Mme Chassagne, M. Touron, M. Herpin et bien entendu M. Cheniguer, étaient conviés à 6 h 45 devant le collège. Tous avaient de gros bagages. Sous le coup de 7 h 00, une fois tous les élèves arrivés et les au revoir faits, nous pûmes embarquer dans les deux autocars qui nous attendaient. La route fut longue et la fatigue se fit ressentir après huit heures de trajet.

Malgré celle-ci, nous dûmes aller répéter la cérémonie « Terres du souvenir », prévue le vendredi suivant, dans la nécropole nationale de Vauxaillon où mes camarades et moi reposons. Lors de cette cérémonie, les élèves allaient devoir déposer, sur leurs tombes respectives, de la terre provenant de la commune natale d'environ 450 poilus étudiés. Je trouvai ce geste tellement symbolique et rempli de sens. Il signifiait à mes yeux : ne pas oublier d'où venaient ces hommes. Car oui, nous étions avant tout des hommes bien plus que des soldats !

Chapitre IX

Terres du souvenir

Une fois la répétition terminée, nous nous dirigeâmes vers l'hébergement. Là, les élèves s'installèrent dans leurs chambres et se reposèrent un peu. Cet hébergement n'était pas de tout confort mais ce n'était rien à côté de l'enfer que je pouvais vivre dans les tranchées. Les élèves de 3^{ème} étaient gentils et heureux de se retrouver tous ensemble durant ce si beau séjour. Moi, je n'avais qu'une hâte : la rencontre avec ma descendance que d'un commun accord avec les responsables du projet nous avions programmée en ce lieu de mémoire si symbolique.

Le lendemain, jeudi, après une visite matinale très instructive et émouvante sur les lieux de combat du Chemin des Dames, les élèves concernés allèrent répéter à la fois la chorégraphie et la chorale tandis que les autres déposèrent, l'après-midi, des fleurs sur les tombes des soldats honorés dans la nécropole de Vauxaillon. Je suivis donc la troupe de danseurs à Blérancourt d'où je pus admirer leur répétition dans la salle des fêtes de cette même commune. Les adolescents progressaient et s'approprièrent leur rôle. Je ne pus alors qu'être ébloui par tant de maturité encore et d'assiduité provenant de ces si jeunes gens. Après deux heures de travail intense, nous rentrâmes à l'hébergement. Le soir, nous restâmes au centre et les élèves purent enfin avoir du temps libre pour vaquer à leurs occupations. Les professeurs et moi-même fîmes un bref compte-rendu de cette journée que nous trouvâmes tous s'être bien passée. En effet, les enfants avaient su garder leur mal en patience et s'étaient montrés respectueux et à l'écoute de leurs enseignants.

Le vendredi, la cérémonie « Terres du souvenir » eut lieu. Nous nous réveillâmes tôt ce matin là afin de nous préparer. Tous étaient habillés de façon sobre et distinguée comme l'avait suggéré le principal. Pour ma part, j'avais opté pour un costume se composant d'une chemise blanche, d'une veste noire, d'une cravate et d'un pantalon avec à mes pieds, de belles chaussures vernies toutes neuves. Une fois tout le monde prêt, nous partîmes en direction de la nécropole. Arrivés là bas, les professeurs arrangèrent les derniers détails et nous pûmes enfin entrer dans ce bosquet de croix.

Chapitre X

Descendance

Une fois la cérémonie achevée, nous pûmes discuter avec les personnes présentes pour l'occasion, parmi lesquelles se trouvaient les porte-drapeaux qui s'étaient déplacés exprès pour l'événement ainsi que Monsieur le Maire de la commune de Vauxaillon, M. Gastel. Je discutais avec son épouse, Mme Gastel, quand une voix m'interpella.

- Clovis ! s'exclama celle-ci.

Je me retournai et vis une femme âgée venir à ma rencontre.

- Mon cher Clovis ! dit-elle en pleurs, en prenant ma tête dans ses mains.

- Excusez-moi Madame mais qui êtes-vous ?

- Je m'appelle Madeleine Fraigneau. Je suis ta petite fille. M. Cheniguer m'avait dit que tu serais présent et en te regardant, j'ai tout de suite su que c'était toi.

J'avais devant moi l'une de mes descendantes, ce moment que j'attendais depuis des mois avec tant d'impatience et de fébrilité. Je la serrai alors dans mes bras, mes larmes se mélangeant aux siennes. Jamais autant d'émotion ne m'avait atteint aussi soudainement. Nous nous assîmes ensuite et nous discutâmes pendant un long moment d'Angèle, de Fernand mon fils, de Germaine ma fille, la maman de Michel, de Fernande et de Mado... J'avais tellement de choses à lui conter, tellement de choses à apprendre d'elle aussi, de ses enfants de ses neveux et nièces, de mes arrière-petits-enfants... Une vie entière n'aurait sûrement pas suffi.

Nous marchâmes ensuite parmi les stèles funéraires à la recherche de mes camarades tombés comme moi dans cet enfer des tranchées. Nous nous arrêtâmes alors sur les tombes de mes frères d'armes, Roger, Louis Joseph, Marcel, Paul, Louis Alexandre et Auguste. Pris par l'émotion, je laissai ruisseler les larmes sur mes joues en repensant à tout ce que l'on avait vécu ensemble. Je me demandai pourquoi ils n'avaient pas eu droit à la même chance que moi. Pourquoi n'avaient-ils pas eu le droit à une seconde vie ? Je trouvai cela injuste. Nous n'avions pas entièrement fini de nous recueillir sur la totalité des tombes de mes camarades de régiment mais je dus la quitter à contrecœur. Je venais de rencontrer une femme pleine de vie, gentille, aimante. J'avais pour la première fois une confiance totale en cette personne et je devais déjà partir. Ce fut dur mais je savais que je la reverrai. Après ces au revoir déchirants, nous rentrâmes au centre et y restâmes jusqu'au lendemain matin.

Chapitre XI

Blérancourt

Le samedi matin, nous nous empressâmes de nous préparer pour Blérancourt. En effet, se tenait cette journée la représentation de la chorégraphie. Les danseuses s'étaient retrouvées dans le petit salon afin de se coiffer et de se maquiller. Chacune était passée entre les mains expertes de Mme Massé, la professeure d'EPS à l'origine de ce spectacle, aux petits soins pour ses jeunes élèves. Une fois prêts, nous nous mîmes en route pour Blérancourt. Arrivés dans cette charmante petite commune, nous allâmes écouter une conférence pendant que les danseurs se préparaient dans les coulisses.

Une fois cette dernière terminée, le spectacle de danse put enfin commencer. J'étais assis au premier rang et avais une place de choix. Les collégiens étaient sérieux et précis dans chaque geste qu'ils exécutaient. L'appréhension se lisait sur le visage de certains. La représentation arrivée à sa fin, la salle applaudit et je pus observer des larmes sur le visage de certains spectateurs. En effet, la chorégraphie avait été magnifique. Les adolescents avaient su nous transmettre la tristesse et le malheur que ces hommes et ces femmes avaient vécus lors de la guerre, les mêmes sentiments que j'avais déjà ressentis auparavant.

Après ce spectacle chargé d'émotion, nous allâmes visiter le musée franco-américain de la commune. A l'intérieur, je pus trouver des vestiges de mon époque. Je trouvai une voiture de secours, des vêtements militaires et des médailles ayant appartenu à des poilus tombés comme moi. Tout cet environnement me rendit nostalgique. Suite à cette courte visite, nous allâmes nous installer sur la pelouse du parc d'à côté et laissâmes du temps libre aux élèves.

Nous assistâmes ainsi à une symphonie de Jazz présentée par des jeunes chicagolais venus tout droit d'Amérique. Je fus ébloui par tant de talent. Je n'écoutais quasiment jamais de musique de mon temps trop occupé aux travaux des champs, ce fut donc une vraie découverte surprenante mais agréable. J'appréciais cet air entraînant. Nous prîmes par la suite un délicieux repas à côté d'un terrain de football puis nous rentrâmes au centre d'hébergement après cette journée si rythmée.

Chapitre XII

Dans les pas des soldats

En cette journée de dimanche, nous nous levâmes très tôt, ce qui me rappela ma vie militaire, afin de participer à la marche de commémoration sur le Mont des Singes, théâtre de violents combats entre Français et Allemands, au printemps 1917, lors de la tragique « offensive Nivelles » puis à l'automne 1917 et enfin en septembre 1918. Les élèves étaient fatigués mais ils restaient toujours aussi dignes et concentrés. Nous marchâmes pendant plus de trois heures. Ce plateau ne me rappelait rien et pourtant c'était bien là que j'étais décédé aux côtés de mes camarades ce 17 septembre 1918. J'allais comprendre dans quelles circonstances exactes... Cette marche, ponctuée de lectures de textes datant de la guerre et d'extraits du journal de marche de mon régiment, était longue et triste. Ces personnes qui avaient répondu présentes pour rendre hommage à leurs ancêtres m'attendrissaient. Marcher dans les pas de ces soldats était selon moi une belle leçon de vie. On a tellement à apprendre de nos générations passées, pensais-je. Je continuais à marcher en silence, en souvenir de mes chers regrettés camarades. Après cette émouvante marche matinale, nous allâmes déjeuner devant la mairie de Vauxaillon. Là, nous attendait un bon repas.

Une fois rassasiés, nous eûmes la chance d'assister à une grande et belle cérémonie au sein de la nécropole nationale de cette commune, où l'armée de l'Air nous honorait de sa présence avec sa magnifique fanfare. Cette cérémonie permit de rendre hommage à tous les hommes tombés sur cette terre de l'Aisne, tellement ravagée par la guerre : les Français bien sûr qui reposent dans cette nécropole, les soldats de l'ex-Empire colonial français aussi dont une soixantaine gît dans ce cimetière militaire français mais également leurs alliés américains puisque un régiment de soldats afro-américains, le 370^{ème} RIUS, a combattu sur le Mont des Singes en septembre 1918, sans oublier les Allemands que plus personne ici, à ma grande surprise, n'appelait les Boches ! Puis, eut lieu l'inauguration d'un émouvant monument en hommage au 370^{ème} RIUS, sur la place du village de Vauxaillon en une belle fin d'après-midi, au son de l'hymne américain et de celui de notre pays, La Marseillaise.

Nous nous dirigeâmes par la suite vers Laon où la chorale du collège Ferdinand Clovis Pin, accompagnée d'autres chorales, donnait un concert le soir même dans la cathédrale. Le concert fut incroyable. La foule accompagnait ces jeunes adolescents au rythme des chants en tapant dans ses mains. Quand le concert prit fin, la foule se leva et applaudit avec ferveur. Assister à ce concert fut l'un des moments les plus agréables de ce séjour. Après cette bonne soirée passée tous ensemble, nous rentrâmes à l'hébergement. Le départ étant prévu le lendemain, nous fîmes nos valises et allâmes nous coucher.

Chapitre XIII

Réminiscences

Dans la matinée du lundi 17 septembre, un siècle jour pour jour après ma mort officielle, les élèves se rendirent à nouveau dans la nécropole de Vauxaillon pour y honorer les 24 poilus recrutés dans le département de la Vienne qui avaient été identifiés par leurs recherches quelques mois plus tôt. 24 poilus à qui l'exposition du collège, inaugurée à Vauxaillon la veille, rendait un hommage appuyé. J'en faisais partie.

Si mon petit-fils Michel, souffrant, n'avait pu faire le déplacement, mes petites-filles étaient là ainsi que certains de mes arrière-petits-enfants et arrière-arrière-petits-enfants. Je fis donc connaissance avec eux pendant un long moment. J'étais si heureux d'avoir retrouvé une famille, moi qui me sentais si seul depuis mon arrivée dans cette nouvelle époque où j'avais atterri.

La cérémonie commençant, les élèves se dirigèrent vers les tombes des 24 poilus honorés. Ils déposèrent, sur leurs tombes respectives, de la terre de leur commune natale, accompagnée d'une rose blanche, signe de la paix. M. Cheniguer prit ensuite la parole devant ma tombe et prononça un discours. Au cours de celui-ci, il déclara :

- Nous vous avons fait une promesse en avril 2015 en venant ici pour la première fois, de ne jamais vous oublier et aujourd'hui c'est chose faite...

Et suite à cela, les jeunes adolescents reprirent tous en cœur :

- Nous sommes les élèves du collège Ferdinand Clovis Pin !

Ces mots me touchèrent profondément. Oui, ces collégiens avaient fait de mon nom celui de leur collège. Comme au moment de l'annonce de cette nouvelle avant l'été, je remerciai à nouveau le principal et les professeurs présents du fond du cœur. Jamais une faveur aussi grande ne m'avait été octroyée.

Après la cérémonie, j'en profitai pour aller me recueillir une dernière fois sur la tombe de mes camarades. Roger, Louis Joseph, Marcel, Auguste, Louis Alexandre, Paul, tous ces prénoms appartenaient à des hommes qui venaient du même régiment que moi, le 325^{ème} RI. Pour l'histoire, ces hommes étaient des soldats mais ils représentaient bien plus pour moi. Ils étaient avant tout des camarades, des frères d'armes !

Je ne me souviens peut-être pas ce qui m'est arrivé avant ce lit d'hôpital poitevin ni même pourquoi je m'y suis retrouvé mais une chose est sûre : je ne suis pas ici pour rien. La vie a voulu que je sois là, à cet endroit et je jure de perpétuer, tant que je serai de ce monde, la mémoire de ces soldats, de mes amis, ceux qui ont sacrifié leur vie pour sauver la nôtre et qui ont subi cette horrible catastrophe collective qu'est la guerre. Me remémorant ces moments passés dans les tranchées, à leurs côtés, une bouffée d'émotion me vint d'un seul coup. Celle-ci m'immobilisa là, devant la stèle de l'un d'eux, ne laissant couler sur ma peau froide qu'une larme salée.

Chapitre XIV

Révélation

Après cette matinée mémorielle, riche en émotion et en signification, nous reprîmes le chemin du retour vers Poitiers. Les collégiens étaient nostalgiques de quitter la commune de Vauxaillon qui les avait accueillis pendant ces six jours mais contents de rentrer chez eux. Pour ma part, je ne savais pas ce que j'allais bien pouvoir faire, le projet de ces élèves étant terminé. J'envisageais d'écrire une autobiographie sur ma vie au front afin de rendre hommage à mes amis décédés.

Nous arrivâmes à Poitiers sous le coup de 20 h 00. Les élèves me dirent au revoir et rejoignirent leurs parents. Je pris alors seul le chemin de l'hôtel où je résidais depuis tout ce temps, ma valise à la main et la tête remplie de souvenirs. A l'hôtel, je montai dans ma chambre et défis ma valise, mélancolique. Je repris à ce moment mes habitudes et allai dîner. Le soir, je décidai de me distraire l'esprit en visionnant « Charlot soldat », une adaptation cinématographique datant de 1918 et diffusée à la télévision. Vers 22 h 00, je décidai d'aller me coucher. J'enfilai alors mon vêtement de nuit, m'allongeai dans mon lit et éteignis la lumière. Je commençais à m'endormir quand j'entendis une voix. Je me levai, rallumai la lumière mais ne vis personne. Je me rallongeai et ferma les yeux quand elle susurra à nouveau.

- Je suis désolé mais votre père ne s'en remettra pas ! Entendais-je.

J'entrouvris alors légèrement les yeux. J'étais dans un lit d'hôpital, des personnes en pleurs face à moi et des branchements reliant des machines à mon bras. Je les refermai alors, saisis par la douleur, ne laissant place qu'aux sanglots et au bruit sourd de l'électrocardiogramme.

Quelques jours plus tard, on pouvait lire, dans la nécrologie départementale, ces quelques mots :

« François Clovis Pinget, né le 26 septembre 1938 est décédé le 17 septembre 2018 dans sa 80^{ème} année ».

Sommaire

Chapitre I. Une décision à toute épreuve.....	7
Chapitre II. Un nouveau départ.....	8
Chapitre III. L'accident.....	9
Chapitre IV. Une nouvelle époque.....	10
Chapitre V. Incompréhension.....	12
Chapitre VI. Un collègue au cœur d'un projet.....	13
Chapitre VII. Rencontre intergénérationnelle.....	15
Chapitre VIII. Sur la route de la mémoire.....	17
Chapitre IX. Terres du souvenir.....	19
Chapitre X. Descendance.....	20
Chapitre XI. Blérancourt.....	21
Chapitre XII. Dans les pas des soldats.....	22
Chapitre XIII. Réminiscences.....	23
Chapitre XIV. Révélations.....	25

Imprimé en France

Octobre 2018

Exemplaire unique